

Le mystère du Mal, le mystère du Bien ?

— Analyse de l'essai de Pierre Bayard :

Aurais-je été résistant ou bourreau ? —

Seconde partie

Adriana RICO-YOKOYAMA

0. Introduction

Cette étude constitue le deuxième volet de l'article « Le mystère du Mal, le mystère du Bien ? — Analyse de l'essai de Pierre Bayard : *Aurais-je été résistant ou bourreau ?* » (Rico-Yokoyama, 2015). Dans cet ouvrage, l'écrivain tente une plongée fictive dans le passé pour savoir quel aurait été son comportement s'il avait eu dix-huit ans en 1940, comme son père à la même époque. Cette introspection repose sur l'examen de critères héréditaires et sur des travaux et expériences menés après-guerre pour élucider le mystère des comportements extrêmes, passifs ou indifférents chez les uns, héroïques et altruistes, chez les autres.

L'essai est découpé en quatre parties qui peuvent être schématisées comme suit : les facteurs conduisant l'individu placé dans des situations extrêmes à se comporter avec cruauté, bassesse ou indifférence (Première partie : *Esquisse d'un modèle*) ; ceux le menant à agir avec courage, générosité et désintéressement (Deuxième partie : *La contrainte intérieure*) ; les facteurs inhibants ou dissuasifs comme la peur, le carriérisme, entrant en ligne de compte au moment de l'engagement (Troisième partie : *La réticence intérieure*) ; puis, en dernière partie (*Le point de bascule*), un retour sur les événements dramatiques survenus dans la deuxième moitié du 20^e siècle —

les génocides au Cambodge, au Rwanda et en Serbie — vus à la lumière des analyses effectuées dans les chapitres antérieurs.

Le premier volet de l'étude¹⁾ consacrée à « *Aurais-je été résistant ou bourreau ?* » s'est centré sur la partie *Esquisse d'un modèle* et a mis en lumière le parti pris de l'écrivain de vouloir démontrer la nature intrinsèquement vile de l'homme, sa propension à la bassesse, à la lâcheté, à la férocité, et la facilité avec laquelle il se soumet à toute autorité aussi répréhensible soit-elle. Il a été montré que l'argumentation de P. Bayard repose sur la négation de la part d'individualité et de libre arbitre chez l'homme ordinaire confronté à des situations extrêmes et qu'il n'hésite pas pour ce faire à travestir ou à omettre certaines données fondamentales pouvant entraver sa démonstration. En faisant de ces comportements le produit de déterminismes sur lesquels l'individu n'aurait pas de prise, et non le fruit de calculs ou de décisions ayant pu être mûrement réfléchies, l'essayiste vise manifestement à déculpabiliser ou à absoudre ceux, nombreux, dont les comportements ont été jugés indifférents, égoïstes, déviants ou criminels. Ce parti pris pourrait trouver son explication dans l'état d'esprit d'une France désireuse d'en finir avec un passé trop lourd.

Mais, si la tendance de l'homme le pousse instinctivement vers la bassesse et la démission, comment expliquer alors les actes d'héroïsme ou d'altruisme ?

La présente étude se propose d'analyser la manière dont P. Bayard traite ces actes généreux et glorieux à travers l'examen des cas de grandes figures de la Résistance et de l'entraide symbolisant les trois motifs d'engagement qu'il a dégagés dans la deuxième partie de l'ouvrage — *La contrainte intérieure* —, à savoir le désaccord idéologique, l'indignation, et l'empathie, motifs qui servent également de trame à notre étude.

L'objectif de ce travail est de montrer la manière dont P. Bayard mène son

lecteur à la conclusion, qu'à l'instar des comportements lâches ou coupables, les actes d'altruisme ne sont pas le fruit de choix individuels, raisonnables et raisonnés, mais sont eux aussi régis par des puissances extérieures, des pulsions ou des déterminismes quand ils ne sont pas le fait d'individus dotés de personnalités ou aux parcours hors du commun, singuliers et donc inatteignables.

1. *Le désaccord idéologique* (Daniel Cordier)

Pour illustrer la notion de *désaccord idéologique*, première des trois grandes raisons distinguées par P. Bayard pour expliquer l'engagement, celui-ci examine le cas de Daniel Cordier. Mais avant de l'aborder, il est intéressant de s'arrêter brièvement sur la partie introductive de ce chapitre et de la mise en situation imaginée par l'essayiste :

« Quels sont donc, dans les circonstances où je me trouve en 1940, les raisons qui peuvent conduire un jeune homme de dix-huit ans comme moi à s'engager dans un sens ou dans un autre, plutôt que d'attendre tranquillement la fin de la guerre ? [...]

La première raison, qui paraît évidente mais dont il ne faut pas sous-estimer l'importance, est le désaccord idéologique avec le gouvernement. Si la volonté du maréchal Pétain, dans son discours du 17 juin, de signer l'armistice avec les Allemands pour protéger le pays **me paraît légitime**, et plus encore si l'État français instauré le 10 juillet **me convient** dans ses grandes lignes, il y a peu de chance pour qu'une bifurcation entre deux voies possibles se dessine à mon esprit. Je ferai ce qu'ont fait de **nombreux** Français à l'époque sur le plan de l'engagement politique, à savoir rien de particulier. » (Bayard : 54).

On ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de malaise à la lecture de ce passage. La façon dont P. Bayard présente les choses est ambiguë, certes il utilise le *si* de condition : « *Si la volonté du maréchal Pétain, [...], et plus encore si l'État français, [...]* ». Cependant, pour qu'il y ait une alternative, il faudrait que P. Bayard fasse ce qu'il a omis de faire, c'est-à-dire, énoncer également les raisons rendant la signature de l'armistice moins légitime : si la signature d'un armistice c'est admettre la domination et le joug d'une Allemagne nazie dont on connaît déjà les exactions et les ravages — en particulier vis-à-vis des Juifs, la Nuit de Cristal ayant eu lieu en 1938 —, si c'est trahir les alliés d'hier, si c'est abdiquer sans avoir véritablement livré bataille, si c'est accepter de mettre le pays au service de l'ennemi, si puissant et invincible soit-il, ce sentiment de légitimité peut aisément être tempéré. Par ailleurs, l'usage du pronom complément dans « *me paraît légitime* » et « *me convient* » oriente le lecteur sur la position de l'essayiste, à travers son personnage fictif. En effet, il aurait pu prendre un ton plus neutre (suppression du pronom complément). Puis, sous couvert de présenter une alternative, une bifurcation possible, il offre une porte de sortie honorable, une légitimité, à ceux, « nombreux » dit-il, qui ont choisi de se ranger sous l'autorité de Philippe Pétain. Quelle plus noble raison que de se mettre sous la coupe d'un homme dont la volonté est de protéger le pays !

On constate que P. Bayard se sert de l'argument du nombre (« *Je ferai ce qu'ont fait **de nombreux** Français à l'époque [...]* »), argument fréquemment avancé dans ce type de littérature, visant au final à légitimer ou à absoudre certains comportements.

Le cas « Daniel Cordier »

Daniel Cordier a été le secrétaire particulier du grand résistant Jean Moulin, le délégué du général de Gaulle en France, les onze mois qui ont

précédé son arrestation par la Gestapo, le 21 juin 1943. Dans *Alias Caracalla*²⁾, il revient, sans détours, sur son parcours et les raisons qui ont déterminé chez lui le rejet total de l'armistice annoncé par le maréchal Pétain lors de son discours du 17 juin 1940 et la décision irréversible qui s'ensuit pour lui de poursuivre le combat outre-mer. Embarqué pour l'Afrique du Nord, son bateau est détourné vers l'Angleterre, et D. Cordier rejoint ainsi les Forces françaises libres du général de Gaulle.

Deux éléments caractérisent la présentation que fait P. Bayard de D. Cordier. D'abord, une focalisation sur ce qu'était le jeune Cordier avant d'entrer en résistance, c'est-à-dire un jeune maurassien, royaliste, antisémite, très engagé politiquement et très impliqué dans la diffusion de *l'Action Française* dans sa circonscription, d'un tempérament fougueux, avouant une certaine « admiration » pour les dictateurs Salazar, Mussolini et Franco, « la trinité de [sa] famille ». (Cordier : 20, cité par Bayard : 55).

Le second élément est sa propension à se trouver des maîtres, d'abord Charles Maurras, puis Jean Moulin.

« Bref, écrit P. Bayard, tout prédispose Cordier, sur le plan de la pensée politique, à soutenir le gouvernement du maréchal Pétain. Mais, ajoute-il, le destin, cependant, en a décidé autrement. » (p. 56).

La première partie de la citation (« *tout prédispose Cordier, sur le plan de la pensée politique, à soutenir le gouvernement du maréchal Pétain* ») est réfutable, comme cela sera démontré plus avant, mais ce que l'on peut affirmer dès à présent c'est que pour que D. Cordier acceptât de soutenir pleinement le maréchal Pétain, comme il l'avait fait jusqu'alors, dans l'état de persuasion où il était que son arrivée à la tête du pays mettrait un terme à l'avancée des Allemands en France, il aurait fallu que celui-ci se comportât,

tel le vainqueur de Verdun, en chef charismatique, et qu'il poursuivit la guerre jusqu'aux derniers retranchements et extrémités, seules circonstances qui auraient justifié que l'on cessât le combat. En témoigne la lettre imaginaire « de rupture » qu'il écrit à Maurras lorsqu'il prend enfin conscience de sa trahison :

« Il n'y avait plus d'autre solution, dites-vous : [...] À la signature de l'armistice, n'y avait-[il] plus un seul avion ? Tous les bateaux étaient-[ils] coulés ? Nos munitions épuisées ? Nos villes rasées ? Tous les Français étaient-ils morts les armes à la main ? Non. » (Lettre du mardi 2 décembre 1941, p. 324).

Quant à la seconde partie de la citation (« *le destin, cependant, en a décidé autrement* »), l'emploi du terme *destin* nécessite également une attention particulière car il constitue la clé de voûte du message que semble vouloir distiller P. Bayard. Le Grand Robert³⁾ définit ce terme comme une « **puissance** qui, selon certaines croyances, fixerait de façon **irrévocable** le cours des événements. » C'est encore « l'ensemble **des événements contingents** (Hasard) ou non (Fatalité) qui composent la vie d'un être humain considérés comme **résultant de causes distinctes de sa volonté** ». *Destinée, fatalité, nécessité, prédestination* sont les synonymes qui lui sont associés.

Nous serions donc placés face à une puissance qui régirait des actions non imputables à la volonté de leur auteur mais qui résulteraient de contingences diverses, telle la passion fatale de Phèdre pour son beau-fils Hyppolyte, sortilège dû à des Dieux vengeurs, à laquelle la malheureuse ne peut échapper quelle que soit sa détermination à la combattre.

Or, si l'on peut voir dans les choix de D. Cordier quelque chose de l'ordre

de la nécessité impérieuse, *une contrainte intérieure* pour reprendre le vocabulaire utilisé par P. Bayard, ce n'est pas parce qu'elle est régie par une puissance extérieure sur laquelle le jeune homme n'aurait pas de prise. Ces choix répondent à des exigences morales vis-à-vis de ce qui pour lui est acceptable ou ne l'est pas, en fonction des principes qu'il s'est forgés au fil du temps et de ses idéaux, en l'occurrence, de l'idée qu'il se fait de la France, sa patrie. Cet attachement à son pays apparaît dans la description qu'il fait de sa vie avant que le maréchal Pétain n'annonce l'armistice. Le jeune Cordier est alors amoureux et raconte vivre son idylle « au sein d'un pays imaginaire et invulnérable : vainqueur de la Grande Guerre, puissance des cinq parties du monde, fille aînée de l'Église, modèle de civilisation universelle, perle de l'histoire... » (Cordier : 26). Son dévouement à Maurras vient précisément de ce que celui-ci a su exalter dans ses écrits et déclarations cet amour qu'il porte à sa patrie, amour élevé au stade d'un « culte » dévoué à la « déesse France » (*Ibid.* : 324).

P. Bayard passe sous silence le patriotisme exacerbé de D. Cordier et rabaisse son engagement au résultat d'un malentendu :

« Ainsi est-ce par fidélité à Maurras que Daniel Cordier part rejoindre de Gaulle et devient le secrétaire de Jean Moulin ». (Bayard : 58).

Ainsi formulée, la citation laisserait à penser que les choix de D. Cordier eussent été différents si le retournement de C. Maurras lui avait été révélé plus tôt. S'il n'a jamais douté de la voie que prendrait ce dernier, étant donnée la teneur de ses propos concernant la signature d'un armistice⁴⁾, propos où il ne réside pas la moindre ambiguïté sur sa farouche opposition à une cessation des combats, la réaction de D. Cordier à l'écoute de la déclaration du Maréchal est violente, épidermique, insupportable. La grande

résistante Germaine Tillion⁵⁾ raconte avoir été prise de vomissements, lui s'effondre en pleurs. Abasourdi, il se sent anéanti, dévasté, trahi.

« Ainsi, la France est morte sans que j'aie combattu ! Comment est-ce possible ? Ma patrie, l'orgueil de ma vie, la gloire de l'univers, désignée par Dieu pour défendre sa foi, pour répandre la civilisation, modèle du genre humain... Morte à jamais ? » (Cordier : 32).

Il s'accuse ensuite « de ne pas l'avoir assez aimée et de pas lui avoir tout sacrifié puisqu'[il] est en vie et qu'elle agonise ». Mais après quelques minutes d'abattement, « brusquement, [il] se redresse : l'information qui [l]'a terrassé est un cauchemar sans fondement puisque la France est invincible. [...] Que peuvent quelques centaines de milliers de soldats allemands devant quarante millions de Français résolu ? » (*Ibid.*). Sa décision est prise, il va rassembler ceux qui comme lui refusent l'armistice et veulent se battre jusqu'au bout. Ces motivations sont terre à terre, concrètes, imprescriptibles et ne sont pas dictées par son attachement à Maurras, même s'il lui a toujours reconnu un rôle de guide :

« Morandat se montre surpris lorsque j'avoue que j'appartenais aux Camelots du roi et que Charles Maurras était mon maître : « pourquoi es-tu venu ici alors que l'action française a rallié Pétain et que Maurras est la caution du nouveau régime ? » Il m'est possible de répondre à la première question: « je refuse l'esclavage des Boches. » Quant à ma motivation réflexe, je n'ose l'évoquer l' « amour de la patrie », par crainte du ridicule devant mes camarades de l'Internationale... » (Cordier : 169).

Non seulement les termes de patriotisme ou d'amour de la patrie ne figurent nulle part dans la partie consacrée par P. Bayard à D. Cordier, bien qu'ils émaillent constamment le récit de ce dernier, mais, ils ne figurent pas davantage ailleurs, dans tout le reste de l'essai, alors qu'ils sont, sans conteste, parmi les principales raisons à l'origine de l'engagement de beaucoup de ceux qui ont choisi de continuer à se battre. Et, quand cet amour de la patrie est fondé sur une vraie appréciation des valeurs propres au pays, ce sentiment est respectable. P. Bayard donne au patriotisme de Cordier le nom de « conviction nationaliste » (Bayard : 59), expression très équivoque étant données ses connotations actuelles, très marquées politiquement, et à n'en point douter, délibérément peu honorables. Et s'il finit par concéder que c'est C. Maurras et non son disciple qui a changé son fusil d'épaule, il le fait après bien des détours et non sans ambiguïtés, en ré-insistant sur le caractère aléatoire de son engagement qui aurait pu ne pas être, comme le suggère la citation suivante :

« En fait, à bien y regarder, **et même si l'on peut avoir le sentiment qu'il ne se trouve pas dans le camp où on l'aurait attendu**, ce n'est pas lui qui change, c'est Maurras ». (*Ibid.*).

Si P. Bayard admet, du bout des lèvres, que ce n'est pas D. Cordier mais Maurras qui « a changé », ce n'est pas sans avoir préalablement continué d'instiller le doute sur le bien-fondé de l'engagement du jeune homme (« En fait, à bien y regarder, et même si l'on peut avoir le sentiment que...»), comme si la lecture d'*Alias Caracalla* laissait place à la moindre ambiguïté sur la nature et la raison d'être de cet engagement. L'utilisation d'un pronom personnel indéfini permet à l'essayiste de se dissimuler derrière une opinion (celle selon laquelle Cordier ne se trouverait pas « dans le camp où on

l'aurait attendu ») qui serait globalement admise, alors qu'il ne fait pas de doute qu'il est résolument ancré dans le camp des patriotes de tout bord et de toute origine, politique ou sociale.

Cette une tactique coutumière de l'essayiste⁶⁾, de mettre en avant des vérités tronquées qu'il tempère par la suite, lui permet de prévenir toute critique. Reste que ce sont ces affirmations qui s'impriment chez le lecteur, prisonnier de sa première impression.

L'insistance de P. Bayard sur la tendance de D. Cordier à une forme d'idolâtrie se trouve illustrée ailleurs par la scène qui conclut *Alias Caracalla*. Elle a lieu après la guerre, quand il apprend le nom de celui (J. Moulin) qu'il a servi corps et âme et dont il ignorait l'identité. Cet homme s'avère être un parfait inconnu contrairement à tout ce qu'il avait imaginé :

« Ma déception fut à la mesure de mon espoir, immense » dit-il.
(Cordier : 1124, cité par Bayard : 58).

Assez énigmatiques, ces paroles citées mais non commentées par P. Bayard donnent une impression de grande naïveté ou puérilité de la part du jeune Cordier. Là encore, elles laisseraient à penser que le jeune homme s'est fourvoyé et que son comportement eut été différent s'il avait su qu'il allait servir un inconnu. Le fait est que ce dernier s'est totalement investi dans sa mission qu'il a jugée hautement prioritaire malgré son aspiration profonde et inassouvie de prendre une part plus active, plus concrète et sans doute plus « musclée » dans la défense de son pays, de faire « la vraie guerre », un regret dont il est question à de très nombreuses reprises dans *Alias Caracalla*.

« Si c'était à refaire, écrit-il en 2009, je ne le referais pas. Je m'étais

engagé pour « tuer du Boche⁷⁾ ». Hélas, je n'en ai tué aucun. Je n'ai pas fait la vraie guerre. » (Cordier : note 1, p. 306).

Et bien que pendant des années, il n'ait jamais fait état du rôle central qu'il a joué auprès de Jean Moulin, lorsque des attaques contre ce dernier ont surgi⁸⁾, il n'a eu de cesse de rétablir la vérité sur le grand homme à travers des témoignages et plusieurs ouvrages, dont *Alias Caracalla*.

En résumé, l'analyse que propose P. Bayard dans la partie consacrée au *désaccord idéologique*, et dont l'exemple de D. Cordier est l'illustration — bien que le choix de le considérer sous cette catégorie paraisse inadéquat, il en sera question plus loin, et outre le fait qu'elle s'attache à montrer le côté aléatoire de son engagement et sa soumission à une entité supérieure —, nie la part d'individualité, de volonté individuelle du jeune Cordier, son libre arbitre. La notion de patriotisme pourtant si importante pour caractériser son action est tue ou volontairement ignorée alors qu'elle constitue indéniablement la raison majeure de son entrée en lutte. Le choix de l'expression de *désaccord idéologique*, trop faible et insuffisante pour exprimer la réalité de la situation à laquelle elle est supposée s'apparenter — plus proche du rejet viscéral que du simple désaccord —, permet à P. Bayard d'amoindrir ou d'effacer toute la passion, l'exaltation ou la flamme patriotique présente chez le jeune homme. C'est en ce sens que le choix de D. Cordier pour illustrer la catégorie de *désaccord idéologique* semble peu approprié.

En conclusion à ce chapitre, P. Bayard reprend, pour l'appliquer à son double fictif, son idée de bifurcation, présente dès les premiers chapitres du livre, à savoir le point de bascule qui fait que l'on s'engage ou non. Le modèle de D. Cordier, son type d'engagement et ce qui l'a motivé, ne lui correspondent pas, ce que l'on admet aisément au regard de la manière dont ceux-ci sont présentés : dénigrés et rabaissés. Puis, ajoute-il, il ne s'imagine

pas, tel un Cordier, « suivre une formation de saboteur, [se] faire parachuter en France et vivre dans l'angoisse permanente d'être arrêté et torturé ». (Bayard : 62). Le Bayard imaginaire ne s'en sent ni le courage ni la motivation qui reviendrait à devoir renoncer à son « rêve » d'entrer à l'école normale supérieure (l'ENS). Pour justifier sa position, il reprend les raisons, « respectables »⁹⁾ dit-il, invoquées par Frédéric, un ami de D. Cordier, pour expliquer son refus de partir poursuivre le combat en Afrique du nord :

« Mais ce n'est pas pour moi. Nous n'avons qu'une vie. [...] Il y a Caroline, mes études : je prépare Polytechnique. Je ne veux pas sacrifier ma famille ni ma carrière sur un coup de tête. La mort ne me fait pas peur mais je ne veux pas rater ma vie. Même si l'empire et l'Angleterre s'obstinent, ils seront battus. Hitler est invincible désormais. » (Cordier : 59, cité par Bayard : 59).

On peut s'interroger sur le choix de P. Bayard de prendre pour exemple le cas de D. Cordier pour illustrer la notion de désaccord idéologique. Son parcours méandreux et semé d'embûches peut naturellement être perçu comme inatteignable soixante dix ans après les faits. N'y avait-il pas d'autres formes de résistance plus accessibles ou adéquates à la personnalité ou aux capacités de chacun ? Par ailleurs, si le personnage fictif de P. Bayard se situe, comme son père, dans le cercle de l'ENS, pourquoi n'a-t-il pas fait le choix d'un résistant ayant appartenu à ce cercle ? De grandes figures¹⁰⁾ de la Résistance en sont issues parmi lesquelles sans doute la plus impressionnante, celle de Jean Cavallès, ce téméraire philosophe-logicien, fils d'officier, élevé dans les valeurs du patriotisme et de la rigueur protestante, qui apprend à manier la dynamite et fait sauter des ponts, des usines et des trains. Il ne fait pas partie de ces normaliens voulant « conserver [leur]

cerveau pour la France ». (G. Ferrières, 1982 : 186). Mais ce qui intéresse le plus dans le cadre de cette étude, c'est que J. Cavallès est résistant non par hasard mais « par logique », selon l'expression de son ami Georges Canguilhem¹¹), philosophe et normalien comme lui. Arrêté et sachant la peine qu'il encourt, il est appelé à s'expliquer sur les mobiles de ses actes. Sa sœur, Gabrielle Ferrières, raconte la scène et rapporte les propos tenus par son frère :

« Alors, Jean dit qu'il était fils d'officier, qu'il avait appris de son père à aimer son pays, et qu'il trouvait dans la continuation de la lutte un apaisement à la douleur de la défaite. Il dit aussi combien il avait été un grand admirateur de l'Allemagne, combien il aimait l'Allemagne de Kant et de Beethoven — et, développant sa position philosophique, il démontra qu'il réalisait dans sa vie la pensée de ces maîtres allemands. Les instructeurs écoutaient en silence les paroles de cet homme à qui l'on venait de dire qu'il allait mourir et qui, dans un entretien socratique, exposait sa morale à ses juges. » (*Ibid.* : 202).

C'est donc sa formation philosophique qui a conduit, sereinement, par logique, J. Cavallès à la même conclusion que celle qui lui était imposée par ses origines familiales et religieuses. Il y a une cohérence entre ses choix et sa pensée philosophique qu'il met à l'épreuve.

Il est certain que s'il eût pris pour exemple J. Cavallès, P. Bayard aurait éprouvé quelques difficultés à faire valoir l'idée de soumission à un maître ou aux forces impénétrables et facétieuses du destin. Le philosophe a choisi la Résistance en pleine liberté de conscience et conformément aux exigences qui l'habitaient.

2. *De l'indignation* (Romain Gary)

Après le *désaccord idéologique*, P. Bayard aborde, dans un second chapitre, un autre motif de rébellion : l'indignation. Il est à noter que celle-ci s'associe également au cas de Cordier dont elle traduit assez justement le sentiment. Pour illustrer cette partie, il part de l'exemple Romain Gary¹²⁾ à travers son récit *La Promesse de l'Aube*¹³⁾, une œuvre, il faut le souligner, « d'inspiration autobiographique » :

« Mon métier d'orfèvre, mon souci de l'art s'est à chaque instant glissé entre l'événement et son expression littéraire, entre la réalité et l'œuvre qui s'en réclamait. Sous la plume, sous le pinceau, sous le burin, toute vérité se réduit seulement à une vérité artistique. » (R. Gary¹⁴⁾).

Dans son livre, le narrateur revient sur son enfance en Russie, l'exil les conduisant, sa mère et lui, après un passage par la Pologne, vers leur destination finale, la France, pays rêvé, patrie de la Révolution, de Victor Hugo, de l'égalité, de toutes les grandeurs et beautés, puis le parcours particulier et pavé d'embûches qui le mène à sa consécration puisqu'il finit la guerre avec tous les honneurs (Compagnon de la Libération, Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre), devient diplomate (Consul général de France aux Etats-Unis) et écrivain de renom (deux fois lauréat du prix Goncourt). Tout cela, il dit le devoir aux énormes sacrifices et au courage dont sa mère a fait preuve pour le porter aux cimes, ainsi qu'à la croyance obstinée et indéfectible de celle-ci en l'avenir glorieux de son fils. Ses ambitions que d'aucuns qualifieraient de « démesurées » ont poussé ce dernier à un dépassement de soi et une confiance absolue en l'avenir, malgré la dureté des revers subis et des épreuves traversées. *La promesse de l'aube*

symboliserait à la fois cette confiance en l'avenir insufflée par sa mère et la promesse qu'il s'est faite à lui-même de réaliser les rêves d'héroïsme et de grandeur auxquels elle aspirait pour lui.

L'idée de *la contrainte intérieure* qui sert de ligne directrice au raisonnement de P. Bayard est concrétisée par le refus de R. Gary d'accepter la défaite et de sa décision de quitter la France pour poursuivre le combat en Angleterre. Et s'il lui concède la possibilité d'une conviction idéologique propre, celle-ci est quelque peu noyée sous l'explication plus romanesque de la fidélité filiale. Pour Bayard, c'est « l'influence irrationnelle » qu'exerce sa mère avec son amour inconditionnel de la France qui détermine son engagement. L'idée de soumission, chère à P. Bayard, revient sans cesse, parsemant toute la partie qu'il consacre au romancier :

« L'idée que Romain Gary s'est engagé dans la France libre **à cause de sa mère** [...] fera peut-être sourire, mais elle est porteuse d'une forme de vérité [...] ». (Bayard : 68).

Certes, il est conforté dans ces affirmations par les déclarations-mêmes de R. Gary dont il mesure néanmoins les limites, comme on peut l'observer par l'emploi d'atténuateurs qui lui permettent une prise de distance :

« C'est donc à l'influence irrationnelle de sa mère [...] que Gary **devrait, à l'en croire**, de ne pas avoir suivi la voie de la raison [...] » (*Ibid.*).

Et si P. Bayard convient que c'est une marque « de modestie affichée » de la part de l'écrivain ainsi que « de l'exaltation de l'amour maternel », il y voit toutefois « une forme de vérité ». (*Ibid.*).

Quelle qu'ait été l'influence ou l'emprise maternelle dans l'engagement de son fils, indéniablement importante, et la part d'intégration ou d'intériorisation de cet attachement chez un Gary élevé dans une dévotion sans faille pour la France, cela ne peut exclure qu'il puisse y avoir d'autres considérations entrant en ligne de compte que celles énoncées précédemment.

La première, évidente et purement anecdotique, c'est l'âge du jeune homme et son envie de participer à la guerre. Pendant des mois, il s'est préparé à se battre et le voilà condamné à l'inaction :

« Nous étions très loin du front, nous étions jeunes, frustrés dans notre virilité par la défaite. » (Gary : 277).

La seconde, nettement plus importante, concerne un événement qui a vraisemblablement ouvert une blessure béante dans le cœur de R. Gary, écornant sensiblement l'image d'Épinal qu'il avait de la France. Or, P. Bayard n'y fait pas mention malgré l'importance manifeste que l'écrivain accorde à cet épisode douloureux, qu'il est même contraint de dissimuler à sa mère qui, dit-il, « ne pourrait pas supporter une telle déception », non seulement pour son fils mais aussi du fait de l'image idéalisée qu'elle a de la France :

« Ce qu'il fallait épargner à tout prix [à sa mère], c'était l'image de la France, patrie de toutes les justices et de toutes les beautés ». (Gary : 249).

Les faits sont les suivants : titulaire de la Préparation militaire supérieure, il est autorisé à intégrer l'école de l'Air d'Avord pour y devenir élève-officier. Il y est admis avec six semaines de retard¹⁵⁾ qu'il réussit à rattraper

grâce à un travail acharné. Au moment tant attendu de la communication des rangs de sortie et la remise des affectations, alors que son nouvel uniforme est prêt, et que sa mère annonce depuis des semaines autour d'elle à qui veut l'entendre que son fils est en passe de devenir officier, il est l'unique recalé sur les trois cents aspirants¹⁶⁾. Un supérieur, « rageur et indigné » (*Ibid.* : 244), lui révèle que c'est sa naturalisation trop récente qui est à l'origine du blackboulage¹⁷⁾ dont il est la victime.

Le récit de cette scène occupe une place importante¹⁸⁾ dans le livre de R. Gary qui restitue avec force l'attente impatiente mais sereine du jeune homme, — puisqu'en principe rien ne doit empêcher sa promotion — le montrant soucieux seulement d'avoir choisi le modèle de casquette qui lui siérait le mieux, puis le coup de théâtre final, l'injustice qui lui est faite, l'humiliation cuisante qu'il ressent, son désarroi à l'idée de sa mère qu'il imagine « debout sur le perron de la gare de Nice, agitant fièrement son drapeau tricolore ». (*Ibid.*).

Et s'il écrit ne ressentir « ni haine, ni rancœur » envers les responsables de cet affront (*Ibid.* : 245), point sur lesquels nous reviendrons, sa délectation est visible dans le récit de sa rencontre cinq années plus tard avec « les beaux capitaines » qui l'ont « poignardé dans le dos » (*Ibid.* : 247) :

« Ils étaient toujours capitaines mais moins beaux. Pas le moindre bout de ruban ne fleurissait leur poitrine et ce fut avec une expression bien curieuse qu'ils regardèrent cet autre capitaine qui les recevait dans son bureau. J'étais alors Compagnon de la Libération, Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, et je ne faisais rien pour le cacher. » (*Ibid.* : 248).

Plusieurs observations peuvent être faites à partir de cet épisode et de ce

que R. Gary en dit. La première est que cette humiliation peut avoir engendré une envie de revanche flagrante et symbolique, le besoin de prouver par un geste d'envergure à ceux qui le lui avaient contesté qu'il méritait, plus encore que ceux qui n'avaient pas à s'en soucier, d'être reconnu comme Français. Les citations suivantes le montrent :

« Je comprenais parfaitement les conditions sociales, politiques et historiques qui m'avaient valu mon **humiliation**, et si j'étais résolu à lutter contre ces poisons, **c'est vers la plus haute victoire que je levais les yeux.** (*Ibid.* : 246).

Il ajoute :

Je ne sais s'il dort en moi quelque fort élément primitif, païen, mais, à la moindre provocation, **je me tourne toujours vers l'extérieur les poings serrés** ». (*Ibid.*).

La deuxième observation est que bien que R. Gary se défende de toute rancœur en expliquant très longuement et expressément (*Ibid.* : 245~248) sa confiance totale envers les hommes quelle que soit la bassesse dont ils aient fait preuve, et son aptitude inébranlable à l'optimisme lui venant de sa mère et le rendant inapte au désespoir, certains propos recèlent néanmoins une volonté de régler ses comptes avec cette France qui l'a « humilié ». Ainsi, sa longue explication sur sa foi absolue en l'humanité est parsemée de coups de griffes bien réels.

« Que des hommes se montrent bêtes à pleurer, que l'uniforme d'officier français puisse servir de nid à la petitesse et à la stupidité, que

des mains humaines [...] se révèlent soudain d'une étonnante saleté, l'injustice me semble venir d'ailleurs et les hommes m'en paraissent d'autant plus les victimes qu'ils en sont les instruments ». (*Ibid.* : 247).

Plus avant, il rappelle les démons¹⁹⁾ de son enfance pour manifester son dégoût pour ceux qui l'ont offensé : d'abord Totoche, « le Dieu de la bêtise, celui qui allait bientôt faire d'Hitler le maître de l'Europe [...] » ; puis Filoche, « le Dieu petit-bourgeois de la médiocrité, du mépris et des préjugés que je reconnaissais, et ce qui me crevait le cœur, c'est qu'il avait revêtu pour la circonstance l'uniforme et la casquette galonnée de notre Armée de l'Air. » (*Ibid.* : 246).

Ailleurs, il déclare qu'il doit à cet échec le fait de se sentir « vraiment français » car celui-ci lui a fait comprendre que « les Français n'étaient pas une race à part, qu'ils n'étaient pas supérieurs, qu'ils pouvaient être, eux-aussi, bêtes et ridicules » et, conclut-il : « — Bref, que nous étions frères, incontestablement. » (*Ibid.* : 248).

Noblesse de cœur ou façon de ménager la sensibilité de son lectorat ?

Puis, c'est l'estocade quand il en vient à parler de sa mère et de son désarroi si elle apprenait l'injustice qui lui a été faite. Il imagine « ce visage usé et ridé, levant vers [lui] ses yeux frappés de consternation et d'incompréhension » (*Ibid.* : 249). Certes, elle est habituée « à recevoir des coups de pied dans la figure » (*Ibid.* : 248), mais de celui-là elle ne se remettrait pas.

Cet hommage vibrant rendu à sa mère dont l'amour et la confiance aveugles et inconditionnels pour la France, au nom de laquelle elle est prête au sacrifice de son fils unique, est un tir à boulets rouges à l'encontre de ceux qui par « la bassesse » de leurs agissements ont sali son image, l'ont faite tomber de son piédestal et plus tard, ne se sont pas battus pour la défendre

et laver son honneur.

Le parallèle entre la petitesse de ceux qui lui ont fait subir l'affront et celle qui caractérise ceux qui ont laissé le pays sombrer apparaît dans les lignes suivantes :

« C'était l'époque [au moment de l'affront, à la veille de la seconde guerre mondiale] où l'armée se décomposait lentement dans le confort et les délices de l'ordure, cette ordure qui finit par se glisser jusque dans les âmes de certains futurs vaincus de 1940. » (*Ibid.* : 252).

Ils « avaient raison »

Pour donner du poids à l'argument d'une soumission maternelle comme explication au départ de R. Gary pour rejoindre le général de Gaulle en Angleterre, P. Bayard résume, de manière quelque peu épurée, les propos tenus par l'écrivain au sujet de ceux qui ont fait le choix de la soumission et de l'obéissance :

« Gary n'a pas de rancune envers les Français qui ont accepté l'armistice et dit comprendre ceux qui ont refusé de suivre de Gaulle. Il va même plus loin en disant qu'« ils avaient raison » ce qui, précisément, aurait dû les mettre en garde. Cette raison, qui les a égarés, tenait à leur sagesse, leur culture, leur goût des humanités, toutes qualités qui rendent pessimistes sur la condition humaine et ne prédisposent pas à s'engager dans une aventure incertaine. » (Bayard : 68).

La comparaison avec le texte original (Gary : 283) révèle des différences majeures : les propos de R. Gary sont lissés, toute l'ironie et le mépris bien présents dans l'argumentation d'origine disparaissent sous la plume de P.

Bayard.

Voici en quels termes R. Gary évoque ces Français qui ont abdiqué face à l'adversité sans se battre :

« Je suis sans rancune envers les hommes de la défaite et de l'armistice de 40. Je comprends fort bien ceux qui avaient refusé de suivre de Gaulle. Ils étaient **trop** installés dans leurs meubles, qu'ils appelaient la condition humaine. Ils avaient appris et ils enseignaient « la sagesse », cette **camomille empoisonnée** que l'habitude de vivre verse peu à peu dans notre gosier, avec son **goût doucereux** d'humilité, de renoncement et d'acceptation. [...] À l'évidence de notre servitude biologique et métaphysique, ils avaient accepté tout naturellement de donner un prolongement politique et social. » (*Ibid.*).

Et quant au fait qu'ils aient eu **raison**, c'est :

« dans le sens de l'habileté, de la prudence, du refus de l'aventure, de l'épingle du jeu, dans le sens qui eût évité à Jésus de mourir sur la croix, à Van Gogh de peindre, à mon Morel [le héros des « Racines du ciel »] de défendre ses éléphants, aux Français d'être fusillés, et qui eût uni dans le même néant, en les empêchant de naître, les cathédrales et les musées, les empires et les civilisations. » (*Ibid.*).

R. Gary est acerbe, caustique et mordant. P. Bayard, essayiste et psychanalyste, ne peut s'y être trompé. Lors d'une émission radiophonique²⁰⁾ consacré à son livre et justement intitulée « Qu'aurions-nous fait pendant la guerre ? », l'écrivain Olivier Rolin lui en fait la remarque, mettant en avant la moquerie contenue dans les propos de R. Gary.

D'ailleurs, la mention de cette ironie apparaîtra deux pages plus loin, au détour d'une phrase :

« Gary ne peut supporter l'écart entre la réalité qui s'offre à lui et la vision idéalisée que sa mère et lui se font du monde, ce qu'acceptent très bien en revanche tous ceux dont il **approuve ironiquement** l'inaction. » (Bayard : 70).

Fidèle à ses habitudes, P. Bayard réajuste, en passant, les propos qu'il a énoncés plus affirmativement antérieurement, propos où il n'était fait aucune mention de l'ironie. Il va sans dire qu'accolé au verbe *approuver*, l'adverbe *ironiquement* ne peut que surprendre.

Mais pourquoi travestir la réalité des intentions de l'auteur de la *Promesse de l'aube* ? La réponse apparaît dans le passage suivant :

« C'est donc à l'influence irrationnelle de sa mère, tout autant qu'à ses motivations idéologiques que Gary devrait, à l'en croire, de ne pas avoir suivi **la voie de la raison** — laquelle aurait voulu qu'il **se rallie** comme **la plupart de ses camarades** au régime de Vichy — et de trouver le courage de bifurquer. » (Bayard : 68).

Il s'agit donc pour P. Bayard de montrer la particularité, le côté singulier, voire déraisonnable ou même anormal de l'engagement de R. Gary, et par conséquent, de celui de tous ceux qui ont pris la même voie que lui. Pour l'essayiste, la normalité était de « **se rallier** au régime ». Ici, on est interpellé par l'emploi du verbe « se rallier », dérangeant et contestable du fait de son sens d'adhésion ou d'approbation. Or, on peut ne pas s'être engagé dans la Résistance, sans pour autant avoir *adhéré*, *approuvé*, *cru*²¹ ou souscrit au

régime de Vichy : on peut l'avoir subi. Il n'était d'ailleurs pas donné à tout le monde de pouvoir quitter la France : D. Cordier a bénéficié de l'aide effective de son beau-père sans laquelle il n'aurait vraisemblablement pas pu s'embarquer ; quant à R. Gary, sa formation de pilote et sa présence sur un aérodrome ont joué en sa faveur. Et pourtant, les deux hommes ont rencontré des difficultés quasi-insurmontables avant de parvenir à leurs fins. Pour en conclure avec cette citation, notons, une fois encore, que P. Bayard utilise l'argument du nombre, présent dans « *comme la plupart de ses camarades* », repris pour corroborer l'idée que le nombre fait la normalité.

Une certaine « image de soi »

Comme autre raison déterminant l'engagement de R. Gary, P. Bayard en avance une ultime dont la nature diffère des précédentes. Il juge que la contrainte intérieure est insuffisante pour expliquer les choix de l'écrivain qui n'admettrait pas l'écart entre l'image « idéalisée » qu'il a de la patrie et la réalité⁽²²⁾. Or, à l'instar de ceux qui ont accepté cet état de fait, il ne se serait pas mobilisé si l'image qu'il avait de lui-même ne s'était pas trouvée « atteinte par les attaques portées contre cette représentation idéale », s'il ne s'était pas senti « directement agressé par la défaite de son pays ». (*Ibid.* : 70). Et le psychanalyste de conclure :

« C'est donc une certaine *image de soi* qui se situe au cœur de l'engagement, ou, si l'on préfère, une certaine forme de narcissisme. » (*Ibid.*).

Le courage, l'abnégation, l'oubli ou le don de soi, au nom d'une cause supérieure, seraient donc réduits à une forme de narcissisme, et donc de vanité. La manière dont ces valeurs altruistes sont rabaisées à des instincts

si peu glorieux, et même pitoyables laisse perplexé.

C'est d'ailleurs ce côté navrant et pathétique qui transparait à la lecture de sa description presque clinique du malaise que produirait chez l'écrivain l'écart entre l'idéal et la réalité :

« Gary ne peut supporter l'écart entre la réalité qui s'offre à lui et la vision idéalisée que sa mère et lui se font du monde, ce qu'acceptent très bien en revanche tous ceux dont il approuve ironiquement l'inaction. »

(*Ibid.*)

Derrière ces mots, il y a l'idée d'une naïveté, d'une puérité, presque risible, que représentent R. Gary et sa mère, d'un côté, tranchant avec l'idée de la réalité vraie dont se réclament tous ceux qui n'ont pas agi. Selon cette conception, les idéaux qui ont porté la France — et en particulier, ceux de liberté et d'égalité — ne seraient que des mirages pour des étrangers en mal d'absolus qui s'y seraient laissés prendre ? Qu'en est-il alors pour Daniel Cordier et la grande majorité des résistants : seraient-ils eux aussi aveuglés par un patriotisme de pacotille, désuet, ou vain ? P. Bayard fait-il un anachronisme en associant les valeurs « actuelles » attachées à ce sentiment à celles d'une époque où l'amour de la patrie n'était pas aberrant, ou bien persévère-t-il dans sa volonté de détruire toute grandeur dans les actes de ceux qui ont défendu leurs idéaux ?

En admettant comme l'essayiste que l'exaltation du sentiment patriotique puisse correspondre à l'amour d'une certaine image de soi — de la même manière que lorsqu'on s'identifie à sa famille, à sa région natale, à son pays, on s'aime soi-même —, il n'en demeure pas moins que tout être rationnel est capable de ressentir aussi de la honte ou de la colère vis-à-vis de sa famille, sa région, son pays, quand ceux-ci l'occasionnent. R. Gary percevait

parfaitement cet écart entre une culture (celle de la France) avec laquelle il pouvait s'identifier, et des hommes (ceux de 1940) qui ne méritaient pas de la représenter.

En conclusion, ici comme dans le cas de Daniel Cordier, l'essayiste reprend le procédé consistant à nier, ou pour le moins à amoindrir, la part de libre arbitre dans la détermination à résister, quand il ne s'agit pas pour lui de la rabaisser à des pulsions basiques et autocentrées. Dans le cas de Cordier, ce serait par fidélité à Maurras, dans celui de R. Gary, par fidélité à sa mère, aux principes qu'elle lui a inculqués et à *l'image de soi* qui en aurait résulté résulté. Est-ce à dire que sans Maurras, ou Mina, les deux hommes n'auraient pas su puiser dans leur être cette contrainte intérieure pour s'opposer à une situation perçue comme intolérable ? Y avait-il un Maurras ou une maman derrière chaque résistant ? L'hostilité au Nazisme, les sentiments patriotiques étaient-ils insuffisants à faire bouger des hommes ? Dans le cas du romancier, cette citation nous incite à penser le contraire :

« J'étais foncièrement incapable d'imaginer qu'un chef parvenu au premier rang de la plus vieille et de la plus glorieuse armée du monde pût se révéler soudain un défaitiste, un cœur mal trempé, ou même un intrigant prêt à faire passer ses haines, rancunes et passions politiques avant le destin de la nation. » (Gary : 272).

Il s'agit là du destin d'une nation et de sa survie en tant que telle.

Pour finir, dans le cas de R. Gary aussi, P. Bayard a recours à la notion de *destin*. En effet, alors qu'il s'apprête à partir avec des camarades pour l'Angleterre, il est arrêté par un coup de téléphone ; il voit alors au loin l'avion dans lequel il allait embarquer s'écraser. P. Bayard affirme alors :

« C'est ainsi une bifurcation involontaire, l'appel au téléphone de sa mère, qui, en évitant à Gary de se trouver avec ses camarades dans l'avion accidenté, lui sauve la vie et lui permet d'accomplir son destin. » (Bayard : 66).

D'abord, l'essayiste a décrit la notion de bifurcation, dont il se sert tout au long du livre, comme étant le moment de bascule où se font les choix. Contrairement à ce qui est déclaré dans la citation, il ne peut être question ici de bifurcation, et encore moins, involontaire. D'une part, parce qu'à ce moment-là, R. Gary a déjà pris sa décision, preuve en est qu'il s'apprête à partir pour l'Angleterre, et que cette décision, il ne l'a vraisemblablement pas vécue comme un dilemme mais comme une évidence. L'accident, qui n'aurait fait qu'entraver sa réalisation, n'a aucunement déterminé son engagement, il l'a éventuellement consolidé, du fait de l'impression d'invulnérabilité né du fait d'avoir échappé à la mort. Quant à l'idée de destin, c'est encore une manière pour P. Bayard de ramener toute la part revenant au libre arbitre, — ainsi qu'à la volonté propre, à l'obstination et à l'abnégation —, à une situation, où tel un pion sur un échiquier, l'homme ne serait pas le maître de ses mouvements mais serait guidé par une force supérieure, une force divine.

3. *De l'empathie* (Les habitants de Chambon-sur-Lignon)

Après le désaccord idéologique et l'indignation, P. Bayard aborde, dans le cadre de la problématique de la contrainte intérieure, la question de l'empathie. Il prend pour objet d'analyse le cas des habitants de Chambon-sur-Lignon.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est intéressant de s'arrêter sur la manière dont l'essayiste introduit ce nouvel élément (la notion d'empathie),

en partant du point de vue d'origine qui préside à l'essai, à savoir lui-même. Aurait-il oui ou non agi par empathie ?

« Dans la situation qui est la mienne en 1940, si ma vie quotidienne est devenue difficile, je ne suis pas directement menacé par l'occupant, ni par le gouvernement qui se met peu à peu à son service. Et en particulier, les lois d'octobre 1940 interdisant aux Juifs l'accès à la fonction publique **ne me concernent pas**.

Il n'en va pas de même de toute une série de personnes que je fréquente régulièrement et dont le sort est susceptible de me mobiliser. [...] Cet élément est-il suffisant pour me conduire à rompre avec l'attitude prudente qui a été la mienne jusqu'à présent ? » (Bayard : 72).

Après avoir déclaré forfait, dans les deux précédents chapitres, à l'appel patriotique et au sentiment d'indignation, au motif de ne pas décevoir les attentes d'une « famille dont le rêve est que quelqu'un parvienne un jour à entrer à l'École normale supérieure » (*Ibid.* : 70), ici, une nouvelle fois, peu de suspens est laissé au lecteur quant à la faculté de P. Bayard de s'émouvoir du sort d'autrui quand bien même la situation de ce dernier serait sans issue. Cette impression vient de l'emploi pour le moins ambigu du verbe *concerner* (« Les lois d'octobre 1940 [...] ne me *concernent* pas. ») pouvant tout aussi bien vouloir dire qu'elles *ne le visent pas* — mais dans ce cas pourquoi ne pas avoir été plus précis — ou qu'elles *ne le regardent pas*. L'emploi actuel de *concerner* (*ne pas se sentir concerné, cette histoire ne me concerne pas, etc.*) ferait davantage pencher la balance vers la seconde interprétation. L'ambiguïté est-elle fortuite ? Il est peu probable qu'un écrivain, normalien, et de surcroît professeur de littérature, ne soit pas conscient du poids des mots dont il se sert pour traiter de sujets sensibles, et l'impliquant

directement, comme c'est le cas ici. Tout porterait donc à penser que le Bayard fictif ne réagirait pas face au sort de ses professeurs ou de ses camarades juifs disparaissant autour de lui.

Les chapitres précédents ont révélé la volonté de P. Bayard de montrer une forme de dépendance ou de soumission à une force supérieure, et sa réticence à voir dans l'acte résistant l'expression d'une volonté personnelle. Ils ont également mis en exergue son peu de foi dans le côté altruiste de l'acte d'héroïsme, davantage tourné vers l'individu lui-même et l'image qu'il a de soi.

Le cas des habitants du Chambon-sur-Lignon

Le petit village protestant des Cévennes qui s'est distingué par l'ardeur de ses habitants à soustraire le plus de gens possible, Juifs en particulier, aux griffes de la Gestapo, est aujourd'hui un des deux seuls exemples de communautés à s'être vues décerner le titre de *Justes parmi les nations* contrairement à la règle de ne le décerner qu'à des personnes nommément désignées. Cinq mille enfants Juifs auraient ainsi été sauvés.

Une des raisons communément citées pour expliquer le côté généralisé de ces actes de sauvetage, et dont P. Bayard fait mention, est que Le Chambon-sur-Lignon compte une communauté protestante importante, ayant « une longue tradition de résistance à l'oppression et de protection des personnes poursuivies par le pouvoir central » (*Ibid.* : 73).

Des sauveteurs et non des héros

P. Bayard reprend la distinction « utile », dit-il, faite par T. Todorov dans son essai « *Face à l'extrême*²³⁾ » entre les sauveteurs et les héros, les premiers cherchant à sauver, mais sans effusion de sang et dans le respect de la personne humaine, quel que soit son camp ; les seconds, à se battre, les

armes à la main, sans récuser la nécessité de donner la mort ou à la recevoir. Cette distinction, l'essayiste la réitère à deux reprises : d'abord en disant que les Chambonnais « incarnent une figure de résistance différente de [celle de] Daniel Cordier ou de Romain Gary, figure qu'il est fréquent d'appeler celle du « Juste²⁴ » » (*Ibid.* : 74), puis, un peu plus loin, qu'ils doivent « être différenciés des combattants armés, tel Cordier ou Gary, que Todorov qualifie de héros ». (*Ibid.* : 75). Par cette insistance et la manière de formuler les choses, et au-delà de la différence de nature réelle entre sauveteurs et héros, on perçoit une certaine volonté de hiérarchisation des deux figures. Or, cette hiérarchisation est absente de la pensée de T. Todorov qui offre cette distinction par fidélité à la volonté de ces hommes et de ces femmes qui « ne se reconnaissent pas » dans le personnage du héros, comme le montre la citation reprise par l'essayiste lui-même :

« Quand longtemps après la guerre, on vient les féliciter et leur dire qu'ils se sont conduits en héros, ils s'en défendent farouchement. »
(Todorov : 256, cité par Bayard : 74)

Cette manière d'exposer les choses permet néanmoins à l'auteur d'expliquer les raisons pour lesquelles pendant longtemps les actions remarquables de ces villageois sont restées dans l'ombre : au-delà du secret de rigueur dans ces situations, il y avait chez eux la conscience de n'avoir agi que de manière absolument logique et naturelle, quand il s'agissait de venir en aide à son prochain.

Mais ne doit-il pas en être ainsi ! C'est leur rareté qui fait de ces actes des gestes d'exception.

Des personnalités altruistes

Pourquoi ces gestes magnifiques ne se sont-ils pas généralisés ? C'est qu'ils sont le fait, explique Bayard, de personnes *dotées d'une personnalité altruiste* (*pers. alt.*).

« Ce que nous montrent les Justes, a fortiori quand ils constituent un village, est que l'intérêt pour ce qui arrive à l'autre — au-delà des grands désaccords idéologiques — est un élément essentiel de l'engagement personnel. Un intérêt qui semble particulièrement développé chez certains sujets, dotés de ce que l'on appelle une *personnalité altruiste*. » (Bayard : 76).

Plusieurs commentaires peuvent être faits à partir de cette citation. Si l'on admet que l'altruisme puisse être « un élément essentiel de l'engagement personnel », qu'il ne soit le fait, en définitive, que de certains élus, « dotés » d'une *personnalité* altruiste, paraît très discutable, voire absurde. Non seulement parce que ce raisonnement exclut de l'engagement les absents à la répartition, mais aussi, parce qu'il fait de cette *pers. alt.* le produit d'une force supérieure, pourrait-on dire divine, et non le résultat d'un travail parfois long et patient de formation. Pourquoi les fées se seraient penchées plus particulièrement sur les berceaux des Chambonnais ?

P. Bayard en fait une caste à part, d'ailleurs n'ont-ils pas reçu l'insigne honneur d'avoir été « distingués » comme *Justes parmi les Nations* ? L'essayiste est fidèle à la thèse qu'il développe tout le long du livre consistant à ne reconnaître dans les actes héroïques ou d'altruisme que l'expression d'une exceptionnalité, d'une anormalité, de la part de leurs auteurs, la normalité étant la prudence, l'immobilisme, la passivité, autrement dit, la *non-résistance*, naturelle chez l'être humain puisqu'obéissant à un instinct de

survie.

La notion de *personnalité altruiste*, P. Bayard la tient de Samuel et Pearl Oliner²⁵⁾, deux chercheurs à l'origine d'une enquête colossale effectuée auprès de ceux qui ont aidé et sauvé des Juifs pendant la seconde guerre mondiale en vue de comprendre leurs motivations. Cette enquête, menée auprès de sept cents personnes dont l'identité leur a été fournie à 95% par le Yad Vashem, comportait une série de questions sur les caractéristiques et les circonstances du sauvetage, et ce qui l'avait motivé, mais était sous-tendue par l'idée « qu'il existe peut-être quelque chose comme une personnalité altruiste, c'est-à-dire une disposition relativement stable à agir de façon désintéressée (*selflessly*) en faveur des autres qui se développe tôt dans la vie »²⁶⁾. Ce n'est donc pas à partir des résultats de l'enquête que l'existence d'une *pers. alt.* a été mise en lumière mais on a cherché dans les résultats ce qui pouvait confirmer l'existence d'une entité préalablement conçue.

La première étape pour les deux chercheurs fut de fixer les critères définissant cette *personnalité altruiste*, critères providentiels pour P. Bayard du fait de leur caractère absolu. En effet, pour être considéré comme « sauveteur », autrement dit, pour qu'il y ait *altruisme*, expliquent-ils, il faut que les conditions suivantes soient remplies : venir en aide à autrui, l'aide doit impliquer un danger réel pour son auteur, l'action doit être volontaire et enfin, elle ne doit lui procurer aucun bénéfice. Ces critères extrêmement stricts sont très proches de ceux que le Yad Vashem a adoptés pour des raisons nécessaires et purement pratiques, pour élever des individus au rang de Justes.

Quelques remarques peuvent être faites à partir des critères ainsi définis : ils donnent une image du sauveteur comme appartenant à un groupe particulier et privilégié, donc inaccessible pour le commun des hommes car ces définitions délimitent le champ aux personnes chez qui se trouve

l'impulsion altruiste à l'état pur. Mais, d'une part, cela ne prouve pas que cette impulsion n'existe pas chez les autres hommes, ne serait-ce qu'à l'état de germe. Ainsi, même parmi les policiers du *101^e bataillon de la police allemande*²⁷⁾, responsables de la mort de centaines de milliers de personnes, des actes d'altruisme ont été rapportés. On pense également au personnage, certes fictif, de *Wiesler*, dans le film *La vie des autres*²⁸⁾ du réalisateur allemand Florian Henckel. Agent de la Stasi, on le découvre, zélé, méthodique et impassible, dans une scène d'interrogatoire, puis formant de nouvelles recrues aux méthodes classiques de torture et de surveillance. Mais peu à peu, ce personnage froid, qui semblait jusqu'alors incapable d'empathie, se transforme au contact d'un couple d'artistes qu'il est amené à surveiller. Ému par ce couple, son émotion se change en indignation face à l'inacceptable de leur situation. Il va dès lors tout risquer pour les protéger face aux menaces qui pèsent sur eux du fait de leur entrée en dissidence.

Et d'autre part, il est raisonnable de supposer que les motivations et les actes des humains ne sont presque jamais aussi « purs » que l'on voudrait le croire, sans que cela n'annule totalement leur valeur.

Si tel jeune homme saute dans la rivière pour sauver un enfant et mettons que cet acte ait puisé une partie de son impulsion de la présence sur les lieux de personnes qui le regardent, cela réduit-il à néant la valeur de cet acte ? Si tel autre agissait, par exemple, en partie, par sens de la culpabilité pour quelque acte qu'il aurait manqué de faire antérieurement, son action perdrait-elle l'intégralité de son mérite ?

Quelle qu'en soit la proportion, si les actions sont mues, au moins en partie, par de l'altruisme, pourquoi priver un groupe, en l'occurrence celui des Français de 1940, puisque c'est celui que vise P. Bayard, de la part d'altruisme lui revenant, en écartant tous ceux qui en aurait reçu un bénéfice quelconque ?

Ce dualisme entre pulsions « bonnes » et « mauvaises » dont on ne voit que la surface dans la vie réelle — par l'impossibilité concrète où l'on se trouve d'explorer les cerveaux ou les cœurs de l'intérieur — est plus facilement descriptible en littérature. Des générations d'écrivains ont cherché à traduire, à analyser, à décrire les motivations profondes de leurs héros, leur inconscient, les débats intérieurs ayant précédé l'acte. On pense à Henry Fielding quand il décrit les actions de son héros Tom Jones, ou, dans le même roman, à Mme Western ou au garde-chasse Black George, tous en proie à des luttes intérieures, longuement décrites et analysées.

Il est important d'insister sur le fait que la vue éthique exposée ici, limitant la part d'altruisme pur dans les actes, diffère catégoriquement dans ses intentions de l'attitude pessimiste et défiante des penseurs nombreux qui ont cherché depuis des siècles à « démasquer les illusions de la vertu pour mettre à jour la loi secrète et universelle de l'égoïsme, de la recherche de l'intérêt personnel qui en réalité l'anime » (Terestchenko : 25). Tel La Rochefoucauld, pour qui tout acte "altruiste" est mû par une impulsion égoïste, *antérieure*, qui annulerait toute sa grandeur. Ce qui est mis en avant ici est simplement que l'altruisme, comme toutes les impulsions, n'est pas une entité à part ou isolée dans la psychologie humaine. Elle est soutenue et encouragée par, ou même en compétition avec d'autres forces.

Or, la stratégie de P. Bayard consistant à regarder toute manifestation d'altruisme comme le fait de personnalités à part, et donc inaccessibles, est dangereuse et peu constructive. Plutôt que de rechercher les éléments qui ont pu faire défaut aux Français en 1940, afin d'en tirer des conclusions utiles pour l'avenir, l'essayiste consacre son livre à conforter ceux qui n'ont rien fait dans l'idée que leur comportement était normal. N'aurait-il pas été plus constructif de considérer les facteurs pouvant favoriser le développement et la mise en acte de cette impulsion altruiste ?

L'analyse du cas de ce village sauveteur du Chambon permet d'en dégager quelques-uns comme (1) Le passé ou les antécédents historiques, (2) Les guides et (3) Les principes.

L'influence probable sur les villageois du Chambon de (1) leur passé tumultueux de protestants ayant été abordé plus haut, les paragraphes suivants porteront sur le rôle des guides et des principes.

Les guides et les principes

Le fait même que les actions des villageois du Chambon-sur-Lignon et de ses alentours aient été si nombreuses, et concerne une zone géographique relativement étendue, invalide, selon nous, la thèse de « la *personnalité* altruiste ». Il ne s'agit en aucun cas de nier le caractère hautement altruiste des comportements vus au Chambon, mais de remettre en question l'expression de « *personnalité* altruiste » suggérant une propriété acquise à la naissance et pendant l'enfance, — comme le laisserait penser l'emploi du verbe « doter » qui lui est accolé —, et non un devenir.

En effet, ce qui apparaît ici clairement, c'est la présence de facteurs forts et communs à l'ensemble de la communauté. Et ce qu'il y a en commun chez ces femmes et ces hommes ayant mis leur vie en péril pour en protéger d'autres, c'est leur éthique, leur morale forgée à travers le temps, leur croyance en des valeurs imprescriptibles, leur passé, la foi dans leur Église et la confiance en leurs élus et leurs pasteurs qui ont su les guider sans les laisser fléchir.

Au Chambon-sur-Lignon, le rôle du pasteur André Trocmé est central, comme le montre Philip Hallie dans son ouvrage *Le sang des Innocents*²⁹⁾ consacré aux villageois du Chambon pendant l'Occupation.

Il rapporte les paroles d'une ancienne réfugiée :

Le mystère du Mal, le mystère du Bien ?
- Analyse de l'essai de Pierre Bayard : *Aurais-je été résistant ou bourreau ?* -
Seconde partie (Adriana RICO-YOKOYAMA)

« Dès que j'arrivai, je vis le pasteur André Trocmé et je sus immédiatement qu'il était l'âme du Chambon ». (Hallie : 73).

Et P. Hallie d'ajouter :

« Entrez dans n'importe quelle maison du Chambon où se trouve encore une personne qui fut adulte pendant la guerre et demandez-lui pourquoi Le Chambon a fait toutes ces choses contre le gouvernement et pour les réfugiés [...], et vous obtiendrez toujours la même réponse : « C'est à cause du pasteur Trocmé. » » (p. 74-75).

Le pasteur a veillé sur son troupeau, avec détermination, et a su le galvaniser. C'est sur son impulsion que la localité est devenue « une cité de refuge³⁰⁾ » (Hallie : 227). Son projet, il l'a d'abord soumis à sa femme, Magda, qui lui a immédiatement emboîté le pas, puis au conseil d'administration du village où il « remporta une victoire facile³¹⁾ » malgré les dangers que cela ferait encourir aux habitants des lieux : en une seule réunion « le conseil engagea la paroisse dans cette tâche ». Cette victoire rapide, explique P. Hallie, il la doit à sa personnalité, à la solidité de ses arguments mais aussi au passé de persécutions des habitants du Chambon et de son village frère, Le Mazet, qui les a sensibilisés à l'injustice et les a préparés à une forme de résistance au pouvoir officiel³²⁾, comme P. Bayard l'a lui-même rappelé. Toujours très présent dans la mémoire des Chambonnais, l'épisode camisard, pendant lequel « le silence, la ruse et le secret » étaient les garants de leur survie, va être à la base de leur stratégie pour sauver la vie des nouveaux persécutés.

Notons que des recherches, plus récentes, menées par la journaliste britannique Caroline Moorehead (2014 : 97-98), mettent en avant le rôle

fondamental, mais trop mésestimé selon elle, du maire et pasteur Charles Guillon, qui démissionne de ses fonctions pastorales en 1940 pour se consacrer entièrement à l'organisation de l'accueil des réfugiés au Chambon.

Pour rallier les villageois à leur cause périlleuse et ne pas les laisser flancher, le pasteur Trocmé et « son second³³⁾ » Édouard Thies vont entourer leurs paroissiens le plus possible. Ils construisent leurs prêches autour de la parabole du Bon Samaritain dans saint Luc (X, 27-37) et le Sermon sur la montagne.

« Juste avant le passage sur le Bon samaritain, on demande à Jésus comment atteindre la vie éternelle et il répond : « Tu aimeras le seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même. »

Mais son interlocuteur, qui est un docteur de la loi, insiste et lui demande : « qui est mon prochain ? », et Jésus répond par la parabole du Bon Samaritain, cet homme modeste qui « tomba au milieu des brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort ». (Hallie : 231).

Pendant les années de lutte, ces passages de la Bible sont disséqués, repris, reformulés et incessamment répétés. Les sermons des deux pasteurs soulignent l'obligation de venir en aide à ceux qui en ont besoin et « d'obéir à sa conscience en cas de conflit avec les lois ou les ordres du gouvernement. » A. Trocmé invoque « la puissance de l'esprit » présentée comme « une force surprenante, que personne ne [peut] prévoir ou dominer ». Mais le leitmotiv reste le principe immuable : « l'obligation d'aider les faibles même si cela [signifie] désobéir au fort. ». (*Ibid.* : 232).

L'impact de l'enseignement des deux pasteurs sur les paroissiens se voit

dans les témoignages que P. Hallie a recueillis et qui ont servi de base à son enquête sur les habitants du Chambon. Dans la citation suivante, Magda, l'épouse du pasteur Trocmé, explique ce que représentait pour elle son engagement :

« J'ai une sorte de principe. Je ne suis pas du tout une bonne chrétienne mais il y a des choses auxquelles je crois. D'abord je crois, et je croyais en André Trocmé ; j'ai été fidèle à ses projets et à lui en tant que personne. Deuxième principe : j'essaie de ne pas chercher des choses à faire. Je ne cherche pas des gens à aider. Mais je ne ferme jamais ma porte, ne refuse jamais d'aider quelqu'un qui vient à moi et me demande quelque chose. Voici, je pense, ma forme de religion. C'est, voyez-vous, ma façon de me conduire. Quand il se produit des choses, non pas des choses que je projette, mais envoyées par Dieu ou par le hasard, quand les gens viennent frapper à ma porte, je me sens responsable. [...] »
(*Ibid.* : 208).

Les propos de Magda Trocmé montrent son respect et son attachement à la personne d'André et sa croyance envers les idéaux qu'il défend. On perçoit également qu'elle partage les mêmes principes que son mari (*je ne ferme jamais ma porte et ne refuse jamais d'aider quelqu'un qui vient à moi*), principes vraisemblablement influencés par ce dernier comme cela sera montré plus loin.

Le témoignage suivant est également éloquent quant à l'ascendant du couple Trocmé sur les villageois. À la question de P. Hallie sur la manière dont elle ressentait les risques d'arrestation et de déportation qu'elle avait encourus, Mme Barraud, qui accueillait des enfants juifs dans la pension qu'elle tenait, répond : « Les Trocmé, voyez-vous, étaient des gens très

dangereux à suivre. Ils voulaient aider les malheureux dans le besoin par tous les moyens possibles et souvent ces moyens étaient risqués. » P. Hallie lui demande alors pourquoi « elle avait continué à œuvrer avec eux », ce à quoi elle répondit : « Oh ! C'était une question de conscience ! Tout ce qu'ils me demandaient de faire, ma conscience l'approuvait. C'est tout simple... Je ne pouvais pas faire autrement que de les aider, eux et les réfugiés. » Quand le chercheur lui demande de s'expliquer sur le problème de conscience, elle dit que ce qui avait eu le plus d'influence sur sa pensée était la parabole du Bon samaritain et le commandement d'aimer son prochain comme soi-même. (*Ibid.* : 246).

Ce qu'il faut dire, c'est que ce n'est pas tant l'origine de la formation morale — pouvant être le fait d'un pasteur, comme c'est apparemment le cas au Chambon, du passé, de la famille, ou même d'une mère possessive comme pour R. Gary — qui est importante mais la qualité et la grandeur du message défendu. C'est de là que vient son pouvoir de conviction.

On se prend à rêver à ce qu'eût été le sort de la France, si elle avait eu à sa tête un Trocmé, comme dans le cas de Chambon, une Mina comme se plaisait à le dire R. Gary qui regrettait « qu'à défaut du général de Gaulle, le commandement de l'armée ne fût pas confié à sa mère » (Gary : 255), ou un Churchill, en Angleterre, qui est parvenu à lui seul, et malgré la défection de la France, à exhorter le pays à ne pas faiblir et à se battre jusqu'au bout, sans jamais se laisser aller à douter de la victoire. Aucun Britannique n'a pu oublié son discours connu sous le nom de *We shall fight on the beaches*³⁴, qui s'est achevé sous les ovations d'un auditoire qui ne lui était pourtant pas totalement acquis, ni celui du 13 mai 1940, à l'origine de son Prix Nobel de Littérature en 1953, qui récompensa « sa défense exaltée des valeurs humaines », sa justesse à décrire la vérité sur les faits et surtout sa faculté à réveiller les consciences, comme le montre cet extrait :

« Je n'ai rien d'autre à offrir que du sang, de la peine, des larmes et de la sueur. [...] Nous avons devant nous une épreuve des plus douloureuses. Nous avons devant nous de nombreux et longs mois de combat et de souffrance. Vous demandez, quelle est notre politique ? Je peux vous dire : c'est d'engager le combat sur terre, sur mer et dans les airs, avec toute la puissance, la force que Dieu peut nous donner ; engager le combat contre une monstrueuse tyrannie, sans égale dans les sombres et désolantes annales du crime. Voilà notre politique. Vous demandez, quel est notre but ? Je peux répondre en un mot : la victoire, la victoire à tout prix, la victoire en dépit de la terreur, la victoire aussi long et dur que soit le chemin qui nous y mènera ; car sans victoire, il n'y a pas de survie. [...]»

Discours à la Chambre des communes, le 13 mai 1940

Churchill ne ment pas sur la longueur et la dureté des épreuves à venir marquées par le sang, la peine, les larmes et la sueur. Mais aussi terribles soient-elles, elles doivent être affrontées de toutes les manières possibles et « en dépit de la terreur », car elles ont pour but d'éradiquer « une monstrueuse tyrannie, sans égale dans les sombres et désolantes annales du crime ».

Ce détour vise à montrer l'importance du message et des principes qui le sous-tendent. Dans le cas du Chambon, l'altruisme se révèle par les actes et les comportements soutenus par des principes forts et immuables.

La citation de Magda Trocmé utilisée précédemment laisse voir une femme volontaire, une femme de principe, terme qu'elle utilise à deux reprises. On a une impression de dureté, de sévérité. Elle déclare ne pas aller au devant des autres : « *j'essaie de ne pas chercher des choses à faire. Je ne cherche pas des gens à aider* », mais quand on vient à elle, sa porte s'ouvre

car elle se sent *responsable*. Et ce sentiment de responsabilité ne manifeste pas « une affection débordante », il est « pratique et abrupte comme Magda elle-même » explique P. Hallie (209) qui fait une longue description d'elle (*Ibid.* : 208~214). Ce sentiment de responsabilité vient de l'engagement qu'elle a pris envers son mari de l'aider à faire du Chambon une « cité de refuge », et rien ne peut l'en détourner. Elle s'y consacre corps et âme sans faiblir malgré les dangers et surtout l'épuisement qu'occasionne la tâche qu'elle s'est fixée. Son moteur n'est pas l'*amour*, mot qu'elle « répugne à utiliser quand elle parle de son travail avec les réfugiés » (*Ibid.* : 210), ni la religion, dont elle fait peu mention, c'est le respect envers les engagements pris. Pour elle, il n'y a pas de hiérarchie morale entre les hommes qui ferait que certains seraient des saints, des bons, et d'autres, des médiocres, il y a « seulement des gens qui acceptent des responsabilités et d'autres pas » (Paroles de Magda, *Ibid.*).

Si ses principes l'avaient menée dans une autre direction, elle les aurait appliqués avec la même force. Ce que confirment, d'une certaine manière, les paroles que Nelly, sa fille, prononce en présence de sa mère :

« Si elle [Magda] avait épousé un homme d'affaires, elle aurait tourné dans cette direction. Son dévouement ne venait pas de la religion : il venait des gens... » (*Ibid.* : 212).

Qu'en eût-il été si la forme de cet engagement eût été moins pacifiste, si la protection des réfugiés eût à passer par l'utilisation de la violence, comme dans le cas du très pieux et protestant Jean Cavallès ? On aurait été moins enclin à lui trouver une personnalité altruiste.

On pense également au roman de Joseph Kessel, *L'Armée des ombres*, écrit en hommage à ses compagnons de Résistance, et en particulier, à la scène où

Mathilde, cette résistante de la première heure, doit être exécutée par ses camarades de lutte. Celle dont le courage et la détermination ainsi que la solidarité, qui l'ont amenée à prendre des risques considérables pour faire libérer les camarades enfermés, a suscité le respect et un attachement indéfectible de la part des hommes du réseau auquel elle appartient et dont elle devient vite un pilier. Quand elle est arrêtée à son tour mais relâchée, de façon suspecte, par la Gestapo, ses camarades doivent respecter la règle incontournable de l'exécuter sous peine de voir leur réseau démantelé et la cause poursuivie réduite à néant. Cet acte terrifiant, mais qu'imposent les circonstances, exige de celui qui le « commet » des principes inaltérables, un effacement de soi devant le devoir à accomplir, que l'on répugnerait néanmoins à qualifier d'altruisme, et pourtant les critères définissant les personnalités altruistes coïncideraient avec ce personnage.

L'empathie comme autre motif explicatif pour les actions des sauveteurs

Parmi les autres ressorts de la personnalité altruiste, P. Bayard mentionne la notion de *capacité d'empathie* — capacité « qu'ont certaines personnes d'éprouver à distance ce que l'Autre ressent » (Bayard : 78) — qu'il emprunte au philosophe Michel Terestchenko³⁵⁾, comme un nombre important de recherches et enquêtes qu'il a utilisées pour son livre.

Il cite des expérimentations ayant mis en lumière, d'une part, que plus les ressemblances et les points communs entre la personne en danger et le sauveteur sont forts, plus sont grandes les chances que le second vienne à la rescousse du premier³⁶⁾. Et d'autre part, qu'on est plus enclin à éprouver de l'empathie pour une personne à laquelle on s'identifie³⁷⁾. Expérimentation que M. Terestchenko s'empresse de nuancer dans le cas des Chambonnais :

« L'engagement altruiste en faveur de ceux qui sont dans le besoin

dépassait largement la sphère des êtres aimés et des amis proches, de sorte qu'on ne saurait y voir une expression de cette « générosité restreinte » dont parle David Hume et qui n'est rien d'autre qu'une extension de l'égoïsme au cercle étroit de la famille ou des proches. » (Terestchenko : 227-228).

Il ajoute que pour 38 % des sauveteurs, l'obligation d'aider était « universelle » :

« La souffrance d'un étranger éveillant en eux le sens de la responsabilité tout autant que celle d'un parent ou d'un ami. Le principe biblique « chacun est le gardien de son frère » est un de ceux qui affleuraient souvent dans leur discours ».

Malgré ces commentaires, P. Bayard arrive à la conclusion suivante qu'il rapporte au cas des sauveteurs du Chambon :

« Ainsi peuvent s'expliquer des conduites de sauvetage à haut risque, qui sont ressenties avec d'autant plus de naturel que la personne, d'une certaine manière, se sauve elle-même en venant en aide à l'Autre et accomplit donc un acte qui, surprenant de l'extérieur, est pour elle une évidence. » (Bayard : 80).

Certes, les « sauveteurs » pouvaient voir, dans le sort et dans l'injustice faite à ces êtres persécutés, une similitude de condition (les persécutions dont ils ont été les victimes au cours des siècles) quand ce ne serait pas dans la condition humaine elle-même. Mais, peut-on affirmer à l'instar de l'essayiste qu'ils vivaient « intensément en eux-mêmes les souffrances

ressenties par l'Autre, mais en les endossant pour ainsi dire physiquement, puisqu'ils se [plaçaient] eux-mêmes dans la situation, en acceptant de leur venir en aide, de courir les mêmes risques et de subir un sort identique » ? (*Ibid.*).

Non seulement cette affirmation est présomptueuse — peut-on prétendre savoir ce qui anime véritablement des êtres ? — mais qui puis est, P. Hallie consacre de nombreuses pages à décrire les difficultés et les irritations ressenties des deux côtés en raison précisément des différences entre les habitants du village et les réfugiés, du fait des habitudes rurales ou citadines, des différences sociales, religieuses, politiques, des antipathies naturelles, etc. (*Ibid.* : 191-192). Les pages consacrées à Magda montrent par ailleurs que si elle se consacre totalement et entièrement à sa tâche, au point d'en être épuisée, elle le fait « sans passion », par devoir, par respect pour les engagements pris. Quant à l'idée que les sauveteurs acceptent « un sort identique », si, dans les faits, ils s'exposent à des dangers considérables et dont ils sont conscients — les pasteurs ont été déportés temporairement et Daniel Trocmé, le cousin d'André, a été fusillé —, on peut imaginer que la foi en la grandeur et la légitimité de leur mission les préserve d'un pessimisme morbide. D'autant que, et P. Bayard l'affirme lui-même, contrairement au héros qui se bat exposé et l'arme à la main, « l'efficacité du Juste tient à son invisibilité » (Bayard : 75) : pour mener à bien son engagement, il est prudent et ne cherche pas à s'exposer, bien conscient des dangers qui l'entourent. En témoignent les paroles de Mme Barraud, précédemment citées :

« Les Trocmé, [...], étaient des gens très dangereux à suivre. Ils voulaient aider les malheureux dans le besoin par tous les moyens possibles et souvent ces moyens étaient risqués. »

Il apparaît à travers les analyses qu'il présente et les interprétations ou les conclusions qu'il en tire que P. Bayard fait de l'altruisme la propriété d'une race de gens à part : celle des innocents, des naïfs, des inconscients, autrement dit, celle de gens différents du commun, de tout un chacun. L'altruiste est quelque chose entre l'êlu et l'hurluberlu, entre le candide et l'inconscient, entre la bonté et l'aveuglement.

Certes, cela n'est pas sans lien avec la façon dont on a tendance à décrire ces gens du Chambon, et dont P. Hallie est un bon exemple :

« Il y eut, par exemple, Madame Eyraud, **au visage rond et aux yeux étincelants** [...]. »

Quand le chercheur l'interroge sur les raisons de son engagement et des dangers encourus, elle ne comprend pas où il veut en venir :

« **Ces grands yeux** cessèrent de briller et elle me dit : «Écoutez. Écoutez. Qui aurait pris soin d'eux si nous ne l'avions pas fait ? Ils avaient besoin de notre aide et ils en avaient besoin à ce moment-là. » Pour elle et pour moi qui subissais la **joie contagieuse de son sourire chaleureux**, le choix est devenu lumineux : il n'y a pas de cause plus urgente que celle des gens qui ont besoin d'aide à ce moment-là. »

Cette description traduit de toute évidence l'admiration et l'émotion profondes du chercheur, habitué jusque là à travailler sur les criminels nazis et le monde concentrationnaire (Hallie : 13). Il n'en demeure pas moins que cette manière de vouloir inscrire sur les traits de son « héroïne » les marques de la bonté, de la générosité et d'une bonhomie béate contribue à faire de ces sauveteurs des gens à part et donc des modèles peu accessibles.

L'altruisme et la générosité n'ont pas toujours des visages ronds et de grands yeux. Si on pense à Lorenzo, ce travailleur italien auquel Primo Levi doit d'avoir survécu à la déportation à Auschwitz, il est évident que cet homme possédait cette faculté d'empathie qui apparaît spectaculairement dans ses actes et dans la simplicité dans laquelle ils sont décrits :

« L'histoire de mes rapports avec Lorenzo est à la fois longue et courte, simple et énigmatique. En termes concrets, elle se réduit à peu de chose : tous les jours pendant six mois, un ouvrier civil italien m'apporta un morceau de pain et le fond de sa gamelle de soupe ; il me donna un de ses chandails rapiécés et écrivit pour moi une carte postale qu'il envoya en Italie et dont il me fit parvenir la réponse. Il ne demanda rien et n'accepta rien en échange, parce qu'il était bon et simple, et ne pensait pas que faire le bien dût rapporter quelque chose. » (Levi : 185-186).

Et quel plus bel hommage que ces paroles :

« Je crois que c'est justement à Lorenzo que je dois d'être encore vivant aujourd'hui (...) pour m'avoir constamment rappelé, par sa présence, par sa façon si simple et si facile d'être bon, qu'il existait encore, en dehors du nôtre, un monde juste, des choses et des êtres encore purs et intègres que ni la corruption ni la barbarie n'avaient contaminés, qui étaient demeurés étrangers à la haine et à la peur ; quelque chose d'indéfinissable, comme une lointaine possibilité de bonté, pour laquelle il valait la peine de se conserver vivant. » (*Ibid.* : 189).

Lorenzo a réagi à la vue du jeune Primo Levi, à son dénuement, à sa

détresse, au caractère dramatique de sa situation. Il y a répondu avec toute la générosité que lui permettaient ses moyens, parce qu'il le fallait à ce moment là. Tout comme cet homme, il a dû y avoir des centaines de milliers de Français qui ont aussi compris les souffrances éprouvées par d'autres hommes. Certains ont tendu une main généreuse en fonction de la situation et de leurs possibilités, et pour la plupart leurs actes resteront à jamais inconnus, d'autres ont pu ressentir la même empathie et la même souffrance à la vue de ces êtres persécutés sans pour autant trouver la force de leur venir en aide³⁸⁾. Quoiqu'il en soit, les actes de sauvetage ne sont pas « réservés » à ceux qui ont été « dotés [de la faculté d'empathie] à la naissance ou qui la développent durant leur vie » comme l'affirme Bayard (80), la question n'étant pas de posséder ou non cette faculté, au préalable, puisque tout homme la possède à différents degrés, mais l'écoute ou l'ignore selon les circonstances.

Les limites à l'empathie pour expliquer à elle seule les actions d'entraide ayant été posées, il est nécessaire de voir ce qui a pu contribuer au passage du sentiment empathique à une action concrète en faveur de l'autre, impliquant de réels dangers. Il a été montré précédemment le caractère déterminant de facteurs comme la présence d'un leader, la force et la grandeur des principes défendus, le passé et les antécédents des sauveteurs.

P. Bayard, outre la référence à l'histoire protestante des Chambonnais et sa référence aux travaux des Oliner stipulant que la possession de valeurs d'aide serait conditionnée à une enfance heureuse au sein d'une famille pour qui ces valeurs d'entraide seraient importantes, ne s'intéresse pas à ces données tangibles. Il se contente de commenter les travaux sur l'altruisme et l'empathie que présente M. Terestchenko dans *Un si fragile vernis d'humanité*³⁹⁾, en omettant les conclusions fondamentales qu'en tire le chercheur pour qui « un fort sentiment d'empathie, la capacité à se mettre à

la place de l'autre, à éprouver et à se représenter la peine qu'il éprouve, constitue une incitation à se comporter de façon altruiste » mais « *ne suffit pas*⁴⁰⁾ à expliquer l'engagement dans des actions concrètes ».

Pour lui :

« Doivent s'y ajouter, pour passer de l'émotion à l'action, un sens de la responsabilité personnelle, la volonté de faire ce que l'on peut (ou ce que l'on doit) pour soulager les souffrances et les injustices dont sont victimes les autres, la conscience impérieuse de la nécessité et du devoir d'agir lorsque l'on est confronté à de pareilles circonstances, la capacité aussi à résister, à protester contre l'ordre établi et le pouvoir en place. Ce sont ces caractéristiques psychologiques, *plus que l'existence de sentiments de compassion*, qui distinguent les sauveteurs des témoins passifs. » (Terestchenko : 227-228).

Conclusion

En dépit de la variété des personnes et des situations auxquelles il fait référence pour construire son argumentation, et malgré la grandeur des personnalités qu'il met en scène tout au long de la seconde partie de son ouvrage, P. Bayard poursuit la ligne qu'il s'est fixée, et que la précédente étude consacrée aux penchants négatifs de l'homme et à sa tendance à la soumission, illustrés dans la première partie de l'essai, avait mise en lumière.

Il s'agit pour lui de démontrer la faible part d'individualité et de libre arbitre, chez l'homme qui s'est rendu coupable de crimes, tout comme chez celui qui s'est distingué dans des actions héroïques ou altruistes. Les deux sont soumis à une autorité supérieure, ou répondent à des pulsions sur lesquelles ils n'auraient pas de prise, quand elles ne cacheraient pas des

tendances égocentriques. Dans les deux cas, l'individu ne serait pas pleinement responsable de ses actes.

Ainsi les actes d'héroïsme, d'altruïsme ou d'empathie sont montrés sous un angle déterministe, et leurs auteurs traités comme des êtres singuliers, anormaux, une poignée d'élus *dotés* de personnalités particulières, en somme des individus hors du commun et donc hors de portée de la masse, exclue de cette injuste répartition.

Cette conception mène à deux observations. La première, c'est qu'en isolant de la sorte ces hommes dont les actions ont révélé la noblesse, l'essayiste *justifie*, si ce n'est, *excuse*, le comportement de la majorité « coupable » pendant les années noires de l'occupation. Ils sont la norme ! La seconde, c'est que ce procédé est contestable et dangereux dans la mesure où il nie l'universalité du courage, son accessibilité. Or, ce qui ressort de l'étude de ces cas d'héroïsme et d'entraide, c'est qu'il existe des facteurs tangibles développant la capacité des individus à réagir quels que soient les dangers encourus, tels que la grandeur des principes défendus, la présence de modèles et de guides, ou une éducation valorisant le développement de convictions éthiques, religieuses et philosophiques, dans la mesure où elles assurent « une puissante autonomie personnelle, la capacité à agir en accord avec ses propres principes indépendamment des valeurs sociales en vigueur et de tout désir de reconnaissance ». (Terestchenko : 16). Ajoutons que le courage, cette *force du cœur* ou *disposition morale*⁴¹⁾, mérite de retrouver une place au panthéon des vertus individuelles et civiques comme le préconise la philosophe C. Fleury⁴²⁾, pour laquelle il s'enseigne, s'apprend, puis se réalise dans l'action — un homme qui se jette à l'eau pour sauver un enfant ne le fait pas parce qu'il est courageux, mais c'est en se jetant à l'eau qu'il le devient.

Face à cette période sombre de l'histoire de France, P. Bayard n'aurait-il

pas dû affronter le fait que, contrairement à d'autres, certains ont fait des choix qui mériteraient d'être davantage salués et honorés plutôt que d'être à chaque fois rabaissés, dénigrés ou suspectés et ce, quand bien même ce qui les aurait motivés ne serait pas aussi pur et limpide qu'on le voudrait. N'y a-t-il pas plus d'intérêt à valoriser les actes de courage, à rechercher les facteurs qui ont favorisé leur éclosion, pour construire une éthique qui nous protégerait contre les écarts et les errements dont le présent et l'avenir sont porteurs ?

Pour finir, on peut s'interroger sur la petitesse affichée et revendiquée tout le long de l'essai. Petitesse des choix, tirant toujours vers le bas, cynisme à peine dissimulé sous une honnêteté de surface, saluée dans les médias et par les pairs de l'essayiste. L'époque est résolument à la glorification d'une médiocrité assumée et décomplexée.

Bibliographie

- BAYARD Pierre (2013), *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*, Les éditions de Minuit, Paradoxe, Paris.
- CANGUILHEM G. (1996), *Vie et mort de Jean Cavailles*, Éd. Allia, Paris.
- CORDIER Daniel (2009), *Alias Caracalla : mémoires, 1940-1943*, Éd. Gallimard, Coll. Folio, Paris.
- FERRIERES G. (1982), *Jean Cavailles. Un philosophe dans la guerre, 1903-1944*, Éd. du Seuil, Paris.
- FLEURY Cynthia (2010), *La Fin du courage : la reconquête d'une vertu démocratique*, Éd. Fayard, Paris.
- GARY Romain (1980), *La Promesse de l'Aube*, Éd. Gallimard, Paris [1980].
- HALLIE P. (1980), *Le sang des Innocents. Le Chambon sur Lignon village sauveur*, Éd. Stock, [1979], trad. de l'américain par Magali Berger.
- KESSEL Joseph (2012), *La guerre des Ombres*, Éd. Plon, Coll. Pocket, Paris [1963].
- MOOREHEAD C. (2014), *Village of secrets : Defying the Nazis in Vichy France*, Éd. Chatto & Windus, Uk.
- RICO-YOKOYAMA A. (2015), *Le mystère du Mal, le mystère du Bien ? — Analyse de l'essai de Pierre Bayard : Aurais-je été résistant ou bourreau ?* — Première partie, in

Revue de littérature, Université Kansai, n°65-2, oct. 2015, pp. 145-189 [関西大学『文学論集』第65卷2号(2015年10月)(pp. 145-189)]

TERESTCHENKO M. (2005), *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, Éd. La Découverte, « Recherches : Mauss ».

TODOROV T. (1991), *Face à l'extrême*, Collection Points-Essais, Éd. du Seuil.

TODOROV T. (2009), *La signature humaine*, Collection Points-Essais, Éd. du Seuil.

Notes

- 1) Rico-Yokoyama, *op. cit.*
- 2) CORDIER D. (2009), *Alias Caracalla*, Éd. Gallimard.
- 3) *Le Grand Robert de la Langue Française* (2008) dans sa version numérique.
- 4) Cette citation en donne l'illustration : « Dans le courant du mois de mai, Maurras rédigea plusieurs éditoriaux dénonçant l'erreur criminelle d'un éventuel armistice : « nous disons, nous — Faisons la guerre. À fond. [...] La conclusion de Maurras ne souffrait pas d'équivoque : si nous voulions échapper à la destruction de la France, la seule solution était de combattre furieusement jusqu'à la victoire, puisque, sans elle, la France serait rayée de l'histoire. » (Cordier : 24).
- 5) Germaine Tillion est une des quatre personnalités entrées au Panthéon, le 27 mai 2015, au nom de ses actions résistantes au sein du *Réseau du Musée de l'homme*. Entrée en résistance avant l'appel même du général de Gaulle, elle survivra à sa déportation à Ravensbrück. Née en 1907, d'une famille républicaine, catholique et très patriote, donc « fidèle aux grands principes républicains d'égalité et de liberté, c'est au nom du combat contre l'envahisseur étranger qu'elle s'engage dans la Résistance. » (T. Todorov : 2009).
- 6) Cette tactique a été mise en lumière dans la première partie de l'article (2015).
- 7) L'expression « tuer du Boche » apparaît à une dizaine de reprises dans le livre.
- 8) Lors de l'émission « Les Dossiers de l'écran » intitulée *La grande figure de la résistance*, le 11 octobre 1977, Henri Frenay avait porté des attaques « indignes » sur Jean Moulin portant sur le rapport entre la Résistance et « la France libre » du général de Gaulle.
- 9) Bayard, p. 60.
- 10) L'historien Marc Bloch (exécuté par la Gestapo en 1944), le philosophe Georges Canguilhem, le philosophe Raymond Aron (engagé dans la France libre) et le diplomate Jean Baillou, l'homme politique Pierre Brossolette, le journaliste écrivain Jean Prévost (Résistant), pour ne citer que les plus connus.
- 11) Georges Canguilhem a consacré un livre à J. Cavallès : *Vie et mort de Jean Cavallès*, Allia, Paris, 1996.
- 12) P. Bayard connaît bien Romain Gary puisqu'il lui a consacré le livre *Il était deux fois*

Le mystère du Mal, le mystère du Bien ?
- Analyse de l'essai de Pierre Bayard : *Aurais-je été résistant ou bourreau ?* -
Seconde partie (Adriana RICO-YOKOYAMA)

Romain Gary, Presses universitaires de France, 1990.

- 13) Romain Gary (1960), *La Promesse de l'Aube*, Éd. Gallimard, Paris, 1980, p. 283.
- 14) Citation tirée du texte de présentation du livre, sur le site Gallimard. fr.
- 15) Il apprendra plus tard qu'il a été l'objet d'une enquête préalable à son entrée à l'école.
- 16) Dans la réalité, ils auraient été deux à être recalés.
- 17) « C'est à la côte d'amour qu'ils t'ont baisé », explique le supérieur. *La côte d'amour* désigne la note, décisive et sans appel, indépendante des examens, donnée librement et arbitrairement, « à la tête du client ».
- 18) La scène en question représente plus d'une dizaine de pages.
- 19) Il fait une description de ces démons au début du livre p. 17~19.
- 20) Émission *Répliques*, sur France Culture, le 6 juillet 2013, « Qu'aurions nous fait pendant la guerre ? » avec Pierre Bayard, Olivier Rolin et Alain Finkielkraut.
- 21) Selon la définition du dictionnaire Le Grand Robert (*op. cit.*).
- 22) La citation exacte est donnée quelques lignes plus loin.
- 23) Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, Éd. Le Seuil, 2003, p. 256.
- 24) Il est à noter qu'à l'origine *Juste* est l'appellation donnée par l'institut Yad Vashem, l'autorité israélienne « consacrée aux victimes et aux héros de l'holocauste », aux non-Juifs qui ont caché ou sauvé des Juifs en danger pendant la deuxième guerre mondiale.
- 25) Samuel et Pearl Oliner, *The Altruistic Personality : Rescuers of Jews in Nazi Europe*. New York: The Free Press, 1988, cité Michel Terestchenko et repris par Bayard, p 16.
- 26) S. et P. Oliner, *op. cit.*, p. 3, in M. Terestchenko, *op. cit.*, p. 224. Traduction de Terestchenko.
- 27) Christopher Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de la police allemande et la solution finale en Pologne* (1994).
- 28) *La Vie des autres*, film allemand de Florian Henckel von Donnersmarck, 2006, avec Thomas Thieme, Martina Gedeck, Ulrich Mühe.
- 29) Philip Hallie est professeur de philosophie et d'humanités à Wesleyan University (Connecticut). Philip Hallie, *Le sang des Innocents, Le Chambon sur Lignon village sauveur*, Éd. Stock, 1979, trad. de l'américain par Magali Berger. 1980.
- 30) La cité de refuge fait référence à la bible.
- 31) Philip Hallie cite les propos du pasteur retrouvés dans ses notes autobiographiques. (Hallie : 227).
- 32) (Cf. Hallie : 45-46).
- 33) C'est le pasteur Édouard Thies lui-même qui emploie cette expression.
- 34) Discours prononcé le 4 juin 1940 à la Chambre des communes à Westminster.
- 35) *Op. cit.*
- 36) Les travaux de Daniel Batson qui ont été publiés dans : *The Altruism Question:*

Toward a Social Psychological Answer, New York, Psychology Press, (1991), cité par Terestchenko, op. cit (pp. 225-232) et puis par Bayard (p. 79).

- 37) Elliott Sober & David Sloan Wilson, *Unto Others: The Evolution and Psychology of Unselfish Behavior*, Cambridge, Harvard University Press (1998), cité par Terestchenko, op. cit. et puis par Bayard (p. 79).
- 38) Les expériences de Milgram avaient montré que malgré la souffrance véritable éprouvée par certains des participants du fait de devoir infliger des décharges électriques à leurs « élèves », certains poursuivaient l'expérience jusqu'au bout. (Voir Rico-Yokoyama, 2015).
- 39) *Op. cit.*
- 40) En italique dans le texte mais surligné par nous.
- 41) D'après la définition que donne le dictionnaire le Grand Robert (*op. cit.*) du terme *courage*.
- 42) Cynthia Fleury, *La Fin du courage : la reconquête d'une vertu démocratique*